PARENETIC,

OV

DISCOVRS DE REMONSTRANCES AV PEVPLE François, Sur le ſubiet de la coniuration contre l'Eſtat.

A PARIS,

Chez PIERRE CHEVALIER, au mont S. Hilaire, à la Court d'Albret.

1602.

Case
F
39
.326

1602b

THE NEWBERRY
LIBRARY

47-2035

A MONSEIGNEVR MONSEIGNEVR DE ROSNY,

Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat & Priué, Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances, Grand-maistre de l'Artillerie, Grand-voyer, & Surintendant aux finances & fortifications du Royaume.

MONSEIGNEVR,

Encore que le grand zele que vous auez au seruice du Roy vostre maistre, & le nostre, auec vne entiere cognoissance & participatiõ de ses plus intimes volontez, merite bien qu'on face passer par vos mains les presens d'importance qu'on luy veut offrir, ce n'est pas pour cela toutefois, ains pour deux autres plus particulieres raisons, que ie me suis enhardi de vous faire l'adresse de ce Discours. La premiere, qu'il est notoire à chacun, que vous portez le plus grand faix des plus estroittes & difficiles affaires de son Estat, & cõsequemment que ce subiet, ne regardant que l'entreprise brassée de nouuel cõtre le meſme Estat, ne peut estre examiné, ni iugé de nul plus pertinemment que de vous.

La seconde, que le fait de conspiration vous menasse de plus prés que tout autre, pource qu'on cognoist vostre fermeté tant obstinée, & vostre fidelité si bien entée en la creance de sa Majesté, qu'il est impossible, au iugement de tous, d'attenter contre luy, ni contre sa Monarchie, que par mesme moyen le trait de l'attentat ne tire contre vous. Aussi faut-il confesser, encore qu'il ne se treuue point de Prince a qui toutes choses succedent tant heureusement qu'à luy, que ce neantmoins il peut bien alloüer pour l'vne de ses plus aduantageuses felicitez l'opportune rencontre, & le choix exquis qu'il a sçeu faire de vostre personne, pour se reposer sur elle seurement. Non seulement a cause de ceste inexpugnable constance & loyauté, mais de ceste actiue habilete, ceste ferme vigeur d'esprit, ceste solide subtilité, ceste resolution imployable, ceste generosité de courage, & ceste viuacité de corps, qui sont capables de tant de rares conceptions, ardues entreprises, & graues labeurs, qu'on ne les sçauroit exprimer suffisamment. Car ceux qui les voyent en demeurent rauiz, & ceux qui les oyent encore plus esmerueillez comme vne seule teste peut suffire à l'accomplissement de tant de fonctions, & belles directions, qui n'auoyẽt pas esté seulement imaginées par vn si grand nombre d'Intendans, Gran-maistres, & Chefs de guerre, qui vous auoyent precedé cy deuant. Et quant à sa Maiesté, il s'en sent aussi tant satisfait, qu'il ne se peut souler de vous rendre beaucoup d'insignes tesmoignages du contentement qu'il en reçoit de iour en iour, & qu'il trouue tousiours tant plus grand, qu'il va plus espreuuãt, & goutant le fruict de vos sages conseils, & de leurs salutaires euenements. Et certes quand on se souuient de la confusion, desespoir, decadence, & perdition en laquelle estoit plongé le Royaume, lors que

vous entraſtes à ſon ſeruice, & qu'on apperçoit d'autre coſté le bon ordre, & redreſſement auquel il eſt acheminé maintenant: il ne ſe peut faire, ſi l'on vous veut retribüer la recognoiſſance qui vous en eſt deüe, qu'on ne vous attribüe, ſous ſa Majeſté, le titre d'ẽ eſtre le reſtaurateur en partie, eſtant aſſez manifeſte, que ſans vous il ſ'en alloit bouleuerſer, nul autre n'y trouuãt aucũ amẽdemẽt. C'eſt pourquoy l'enuie meſme, qui n'abboye que les choſes hautes, ſ'eſtant efforcée de vous reſiſter à voſtre entrée, ſ'en eſt en fin laſſée, & reſte auiourd'huy vaincüe, müette, & contrainte d'oüyr patiemment retentir voſtre gloire par toute la France, toute eſtonnée de voir vne ſi roide perſeuerance, & comme tant d'illuſtres commencemens ſont ſuyuiz prés a prés, & courõnez par des plus illuſtres progrés. Deſquels ie me tairay pour le preſent, puis que la portée d'vne Preface ne me permet pas de les particulariſer, & qu'il y faudroit employer non vn, mais pluſieurs diſcours. Or voyant qu'entre les autres addreſſes que ſa Maieſté peut auoir, & que vous luy pouuez ſuggerer par bõ auis, ou moyener par les pouuoirs, entre-miſes, & reſorts de vos eminentes charges, pour diſſiper les reliques de ceſte coniuration, il ne ſeroit que bien à propos de rafreſchir le peuple de remonſtrances, & meilleures eſperances, ie me ſuis aduiſé de vous ſeruir en ceſte partie, en continüant mes precedens trauaux. Car ie croy qu'il ne faut point douter que telles remonſtrances, eſtant faictes bien à poinct; & de bonne ſorte, ne ſoyẽt agreables à ſa Majeſté, ayant touſiours fait demonſtration qu'il n'entend point commander ſon peuple par ſeuerité, ny par auctorité tant ſeulement, ains y conioindre la perſuaſion & douceur, à fin de le faire ployer plus facilement, & ſuyure plus allegrement. Auquel

effect les Dominateurs des anciens Estats, & notamment les Empereurs Romains auoient accoustumé d'entretenir aupres d'eux des plumes esprouuées, & propres a faire recueil de leurs comportemẽs vertueux, pour les rediger en discours d'honneur, & diuulguer au loin, afin de rendre leurs peuples plus zelez, passionnez, & deuots enuers eux de leur temps, & d'eterniser leur memoire apres eux aux siecles auenir. Ce que i'adiouste icy, pour vous faire voir, Monseigneur, que ceste espece de seruice n'est point de si petite consequence qu'aucuns la veulent faire estimer. Lesquels en iugeroient aussi tout autrement, s'ils auoient appris comme l'Empereur Trajan, le miroüer des grands Monarques, faisoit cas d'vn Dion Chrysostome, n'estant que l'vn de ses plus petits subiets, iusques à luy donner entrée en son coche, pour l'admiration qu'il auoit de ses beaux escrits: & notamment de ces quatre non-pareils chef-d'œuures de la Royauté, qui nous lisons encores en son langage Grec maintenant, & qui font regner ce grand Empereur apres sa mort au cœur des viuans, tous ses autres ornemens imperiaux gisans engloutiz au gouffre de l'obliance. Et que diroient-ils de la faueur & bien-veillance du sage Marc Aurele, l'autre lumiere de l'Empire, enuers c'est Aristide qui luy façonna tant de memorables harangues, & celle entre autres qu'il intitula Du Roy, inseree en ses œuures, auec celle qui l'enflãma de rebastir Smyrne, apres l'auoir comblé de biens, & deschargé le pays de sa naissance de toutes contributions? Iamais les grãds Princes, nõ plus que la Diuinité mesme, ne desdaignent ceux qui s'estudient à bonnes enseignes à l'exaltation de leur gloire, & conciliation du respect & reuerence de leur peuple, par lequel il les font

de plus en plus admirer, luy portant iusques dedans les yeux le grãd lustre de leurs magnificences, bontez, proüesses, iustice, sagesse, & de toutes les autres royales vertus. De ma part, comme ie ne me veux point parangonner à ces diuins esprits de l'antiquité, ny mesme à ceux de nostre âge qui les pourroyent imiter, aussi puis-ie bien, ce me semble, esperer, que si vous ne daignes faire ceste grace de voir, ou de faire voir mes ouurages a des iuges exemps d'enuie, & pertinens, ils ne seront point trouuez inutilz. Du moins, puis-ie bien dire, que beaucoup d'autres, & tel qui ne sçauroit tourner vne periode en son point, se sont plus qu'assez vantez de couuer de grãds desseings à l'honneur de sa Majesté, mais que i'en produits des effets sans vanterie : voire que ie suis seul en ceste lice, sans qu'aucun ayt renuié par-dessus mes Panegyrics & Triõphes publiez ja de long temps. Auſquels iaçoit que ie me soys euertué de celebrer beaucoup de singularitez & merueilles vrayement dignes d'vne telle Maiesté, si trouue-ie qu'il en reste encore dauantage, outre les occasions qui naissent tous les iours, qui meriteroiẽt bien vne longue continuation, & suyte de mesmes pieces: n'estoit que les recõpenses ne sont pas tant heureuses à tomber à ceux qui plus les meritent, & se consomment de trauail, qu'à ceux qui font le moins. Ce que i'estime vous deuoir estre plustost representé qu'a tout autre, pource qu'il ne faut point esperer qu'il se puisse trouuer personne qui prenne plus volontiers ce soin de faire esclatter sa splendeur de bien en mieux, que vous. Car quãd ie dis vous, il me semble que ie dis celuy qui plus le reuere comme son Roy, & qui plus le cherit cõme son Grand Henry, n'estãt pas moins aupres de luy qu'vn Cratere, & qu'vn Hepheſtion aupres du Grand Alexandre.

PARENETIC, OV DISCOVRS DE REMONSTRANCES, AV PEVPLE Francois, sur le subiect de la coniuration contre l'Estat.

L'AMOVR que ie porte à ma patrie me contraint de parler, voire de m'écrier de ioye, de voir comme le Tout-bõ & Tout-puissant continüe de la garder, & garentir de tous les orages qui la viẽnent assaillir. Aussi veux-ie commencer & finir ceſt ouurage, comme toutes mes autres importantes actions, par la recognoissance, & par les graces que nous luy deuons rendre incessammẽt de sa faueur, dilection, & protection plus speciale, plus perdurable, & plus eminente enuers la France, qu'enuers toutes les autres nations. Mais dautant qu'vne bonne partie de ceſte recognoissance consiſte à ne point meſpriſer ſes menaſſes, ou ſes preſages, & diuins aduertiſſemens, entre leſquels nous pouuons comter ce dernier & nouueau danger pour le plus prodigieux de tous, c'eſt à nous de no⁹ reſueiller de noſtre ſõmeil, nous r'allier plus eſtroittemẽt, & renoüer plus fermemẽt en l'obeiſſance de celuy qu'il a voulu conſtituer non ſeulement noſtre Roy, mais le plus admirable de tous les autres Roys, par des moyens ſur-ordinaires, & plus diuins qu'humains.

Car il l'a signalé d'vne infinité de miracles, comme s'il le nous vouloit pleuuir, & donner à l'espreuue de tous hasars. Soit de la guerre, qu'il a surmontée par mil & mil magnanimes exploits : soit de la paix, qu'il a conquise par deux fois, & maintenant conseruée pour la troisiesme contre ceste nouuelle tempeste, plus perilleuse que celle des armes : faisant reluyre par tout son haute sageſſe, & souueraine addresse à no⁹ deliurer de toute sorte de naufrages & d'assaux. Si que nous seriõs plus que tres-stupides, & plus que tres-ingrats, si nous n'estiõs par là r'allumez a redoubler nostre loyauté, pour le seruir plus alaigremẽt, le cherir plus ardemment, & l'hõnorer plus reuerement que iamais. C'est aussi le but que ie me propose en ce discours, ne visant qu'à reprimer, & preuenir, à mon possible, tant pour le present, que pour l'auenir, les illicites entrepriſes, & felonnes nouueautez. Car c'est là, si ie ne me trompe, que gist le propre & principal fruit des publiques remonstrances, de sçauoir prendre à point les occasions de tirer du mal le bien, & de donner terreur aux meschans d'vn costé, & de l'autre consolation, ioye, & loüange aux gens de bien, pour ayder à maintenir les societez humaines en leur entier & legitime gouuernement. Dautant que tout ainsi que les peuples errans çà & là furent premierement congregez, les villes edifiées, ornées de loix, reglées de police, à force d'aduertiſſemens, & bons discours, aussi doibuent ils estre retenuz par la mesme voye, en ramenteuant à ceux qui se voudroyent detraquer ce qui leur est bon ou mauuais, honneſte ou deshonneſte, licite illicite, mesaduenant ou bien-seant. En quoy faisant en temps &

façon opportune, la raiſon pourra, peut eſtre, plus operer que le fer, ny que le cautere, pource que ceſt vn excellent lenitif, & ſingulier à fomenter les maladies d'eſprit, qui ne s'engendrent que de ſiniſtres perſuaſions.

Mais par où doy-ie ourdir, ou comme pourray-ie pourſuiure dignement vn ſi graue deſſein? Doy-ie point raconter l'atrocité du fait, pour l'exagerer apres, & reclamer le ciel & la terre, m'embtaſant, & tonnant contre le chef, & contre les complices de la coniuration, ſans reſpect d'aucune dignité, puiſſance, & grandeur? Ia n'auienne que ma plume s'orgueilliſſe contre les ombres des morts, deſquels elle euſt deſiré pluſtoſt releuer la memoire, que la raualler, s'ils ne ſe fuſſent point enferrez en ce mal-heur. Quant aux autres Grans, tãt qu'ils ſeront bien vnis à la France, comme ils ſont, tant qu'ils ſe contiendrõt en l'amour de ceſte douce mere qui les a ſi cheremẽt alaitez, pourchaſſans ſon honneur, ſon bien, & ſon repos, qui ne les aymeroit cõme freres aiſnez? Mais pluſtoſt qui ne les reſpecteroit comme Seigneurs deſtinez à commander aux autres, ſous le departement que leur à donné le Treſ-grand? Tant s'en faut que ie vouluſſe mal-penſer cõtre leurs inuiolables autoritez, ſur-eminences, & felicitez, que ie ne voudroy pas ſoubçonner perſonne des moindres, ne reſpirant & ſouhaitant que l'accroiſſemẽt des vns, & la tranquillité des autres, d'vne telle ardeur, quelle conſume toutes mes affections, & paſſions priuees. Quoy dõques vne ſi grande coniuration doit elle demeurer eſteinte & cachee ſoubs les cendres d'vn hõme ſeul, ſans ardre tous les adherãs, & deſployer vn exemple

de ſupplice auſſi ſeuere, terrible, & redoutable, que l'ẽtrepriſe eſtoit ſanguinaire, furiale, & forcenee? Nõ, ie ne veux point flatter les coulpables, au contraire ie veux poſer pour mon fondement qu'ils ſeront chaſtiez, quoy qu'il tarde, ſelon que chacun aura demerité, s'ils ne reparent leur forfait, à toute force de grans ſeruices, & nonpareils deuoirs, comme ie mõſtreray maintenant. Mais l'apparence ne deſcouure pas pourtant qui, ny quels ils ſont, ny que le nombre en ſoit fort grãd, encor qu'il ne puiſſe eſtre ſi petit que ce ne ſoit trop, à l'eſgard de la charité qu'ils deuoyent à leur patrie. Ce qui fait croire que ceſte audacieuſe entrepriſe, s'il en faut chercher quelque cauſe pour mieux trouuer le remede, n'eſtoit pas ſeulement appuyee ſur ce peu qui pouuoient eſtre effectuellemẽt entrez en ceſte cõplicité, ains ſur la multitude de ceux qu'õ y preſumoit enuelopper par-apres. Les chefz s'eſtãt follemẽt promis qu'il ſe trouueroit aſſez d'eſprits volages & legers, n'aymãs rien tãt que le change, & tenans en l'air vn pied touſiours preſt à s'eſbrãler au premier vent qui les viendra ſoufler & pouſſer en auãt. Dõt ils s'aſſuroiẽt tant plus, qu'ils en auoient veu quelques eſclats ſe leuer tant à Poitiers que Limoges, & beaucoup d'animoſitez & mauuaiſes affections s'enfler en d'autres lieux: ce qui leur faiſoit iuger qu'il ne failloit pl⁹ qu'vn chef pour former vn plein tumulte, effectüer le complot qu'ils auoiẽt auec l'eſtranger, mettre le feu dans les quatre coings du Royaume, & le fer es poings des plus abãdõnez, & moins raſſis de leur entendemẽt. En quoy ſans doute ils s'eſtoiẽt grãdemẽt abuſez, ne batiſſans qu'en l'air, ou ſur du ſable mouuent, & par des ouuriers imagi-

naires, auſquels il ny a nulle aſſeurance,& moins de puiſſance, dautant que telles gens ne ſont que l'eſcume & l'excremẽt du peuple vertueux, obeiſſant,& vigoureux. Lequel eſtant ſi diſcretement conduit qu'il eſt,ſous les auſpices d'vne telle maiſtriſe,& d'vne telle maieſté,ſi prouidẽte,heureuſe,&valeureuſe, il ne ſe peut eſleuer, & ſourdre mutin,ny mutinerie, qu'il ne ſache eſtouffer,& terraſſer en vn moment. Toutefois d'autãt que c'eſt ſageſſe de craindre la tourmẽte au milieu de la bonace,& de ſe garder tãt mieux que le danger eſt moins apparent,i'ay penſé qu'il ſeroit bien à propos, en l'occurrence d'vne ſi memorable coniuration, de confirmer ceux qui deſireront le bien & la cõſeruation du Royaume,& diuertir les autres qui ſeroient mal zelez,& diſpoſez à receuoir ou ſuſciter des eſmeutes & ſeditions, en leur monſtrant au doigt les eſcueils contre leſquels il s'yroient eſchoüer,l'importãce de leur incõſtãce& deſloyauté, & l'inſufiſãce, ou pluſtoſt la laſcheté de leurs déplaiſirs& meſcõtentemẽs. Le tout afin que nous puiſſiõs doucemẽt aquieſcer,perſeuerer,& finir en l'aiſe, cõtentement,& beatitude que nous poſſederons, tant que nous demeurerons fermes en noſtre concorde & fidelité, ſi bien liez & collez à noſtre debuoir, qu'il ny ayt faction non ſeulement en la France,mais non pas en tout le monde, quand il viendroit à coniurer contre nous, qui nous puiſſe faire chanceler deſormais.

Mais auant que venir à mon principal propos,i'eſtime que ie doy declarer plus apertement ceſte propoſition fondamentale que i'ay premiſe,que nul des coulpables de ceſte coniuration, ny d'autre, n'eui-

tera le payement qu'il aura desserui, s'il n'amende sa faute par vne tres-exquise repentence, se remettant à moyenner plus de bien qu'il n'auoit machiné de mal. Car ie n'enten point parler des peines de la iusti ce ordinaire, ains d'vne autre iustice bien plus certaine, & qui s'execute tousiours infailliblemẽt. D'autãt que l'ordinaire ne voit & n'oit que ce qu'on luy preuue, & qu'on luy rameine deuant les yeux, estant encore bien souuent cõtrainte de se filler elle-mesme d'vn voile d'oubliance generale, de peur que la multitude, ou la grãdeur de ceux qui l'ont violée ne l'empesche de se preualoir de ses vẽgences, & rigoureuses coerctions. Ceste conniuence ne se pratiquãt pas seulement à faire mettre bas les armes ouuertes en guerre ciuile, ains en beaucoup d'autres cas, selon que la diuersité des considerations politiques conseille le Souuerain: lequel balãcant la misericorde & la seuerité, prefere ce qu'il iuge le plus seur pour le salut & repos de ses Subiects. Mais il ne s'ensuit pas pourtant, que ceux qui sont si determinez, & si scelerez, que de vouloir changer, cest à dire, renuerser l'Estat, massacrer leur propre pays & le mettre à sang, pour en assouuir leur execrable ambition, ou leur insatiable auarice, puissent trouuer aucune cachette qui les exempte de la punitiõ condigne à leur mal-talẽt. Car les Furies, qui sont les inuisibles bourreaux du ciel, voyant comme ils eludent la iustice des hõmes, ne faillent point de se saisir d'eux, s'insinuant dedans leurs veines, & iusques au fond de leurs entrailles, qu'elles leur vont deschirant, auec tant de pointures, de remords, de regrets, d'eslancemens, & d'espouuãtemens, que l'effect en paroist souuẽt au dehors, leur escriuant la vergongne & confusion sur le front, le

troublement & l'eſgaremẽt en la veuë, le blemiſſement, & par ſecouſſes le rougiſſemẽt, en la face, auec des ecſtaſes de l'eſprit, & des horreurs, friſſons, & cõuulſions de toutes les parcelles du corps. Si qu'on leur pourroit biẽ à bõ eſcient approprier le tourmẽt eſtrange de ce Promethé fabuleuſement veritable, que l'antiquité nous a depeint eſtẽdu, garrotté, cloué ſur vn mont eminẽt, en proye d'vn aigle affamé, qui luy becquette les parties nobles renaiſſantes continuellement, pour l'exemple & modele de ceux qui ſentent leur cõſcience nauree & laceree de telles criminalitez. Voudriez vous vn plus graue accuſateur que vou-meſmes, vn teſmoin plus irreprochable que vou-meſmes, vn iuge plus certain que voſtre propre iugement, vn executeur plus inexpugnable que voſtre cõſcience, & voſtre propre entendemẽt? Vous y logez, vouliez ou nõ, la cognoiſſance du bien & du mal, le mal commis vous accuſe, le bien omis vous accoulpe, tous deux vous pronõcent voſtre cõdemnation, & comme en pourriez vous euiter l'execution, ſi vous ne vous pouuez enfuyr, eſlongner, ne deſtourner de vo⁹-meſmes? Tãt moins ces playes ſe voyẽt, & tãt plus difficiles ſõt-elles à guarir. Tãt plus il y a de rideaux tẽdus à les voiler, & tant plus enuenimees, tant plus poignantes ſont les eſpreintes, cõtorſions, tortures, frayeurs, & tranſiſſemens qui leur outre-percent le cœur, cõme ſi mille vers les alloyẽt rongeans inceſſamment. Le temps adoucit & fait eſuanouyr toutes les autres angoiſſes, mais il va touſiours aigriſſant & r'engregeant celles de la mauuaiſe conſcience, qui ne ceſſe de s'eſgratigner, s'enſanglanter, & renouueler vn cruel vlcere, qui n'arriue iamais iuſques a ſe conſolider, ni cicatriſer.

A l'oppoſite ceux qui ſe reſentẽt non ſeulement innocens, ains recors des biens qu'ils ont procurez au public, vont croiſſans en eternelle gayeté, en delices treſſoüefues, comme s'ils eſtoient interieurement abbreuuez d'vn doux nectar, & d'vne ſuaue ambroſie, qui ne ceſſe de bouillõner & ſaillir de leur nette cõſcience. Ne voyez vous pas cõme les boittes où l'on met le muſc, ou l'encens, en retiennent la bonne odeur, encores apres qu'elles ſont vuides, & que rien n'eſt demeuré dedans? Ne plus ne moins les honneſtes cõportemens de l'ame, les belles fonctions ciuiles, voire les ſimples efforts de bien faire, les ſinceres intentions, les reſiſtances & reprobations des mauuaiſes entrepriſes cõtre le bien public, encores apres qu'elles ſont expirees, ne laiſſent pas de reſpandre vn parfun aromatic en l'eſprit, vne ſaueur ſucrée, vne ſouuenãce embaumée, touſiours freſche & touſiours verdoyante, comme les beaux arbres plantez au long des clairs ruiſſeaux. Car rien n'eſtant tant aggreable à ce grãd Facteur & Recteur du Mõde que les legitimes aſſemblées des hommes, que nous appellons Republiques, auſſi rien ne luy peut il tant plaire que ceux qui s'eſtudient & ſemployent de toute leur vigueur à rapporter quelque merite, & bon office a l'entretien, augmentatiõ, & pacification de leur particuliere Republique, de quelque eſpece qu'elle puiſſe eſtre. A raiſon dequoy, nous pouuons bien croire, comme les Payens meſmes, & toutes les nations l'ont creu, qu'il y a pour eux au plus luiſant endroit du ciel vn certain lieu preparé, pour les y recueillir apres leur mort, ayans icy longuemẽt iouy de ceſt auant-gouſt qui leur eſt influé d'enhaut deſapreſent.

O Dieu

O Dieu que les mortels, & sur tous les grans courages, n'entendent-ils parfaitement ceste felicité, ce Paradis terrestre auant coureur du Paradis celeste, pour ne s'en reculer iamais, ne forligner iamais de la droicte voye, & de l'amour qu'ils doyuent à leur patrie, pour laquelle, pl⁹ que pour eux-mesmes, ils ont esté logez en ce monde! Helas ce sont volontiers les plus grands cœurs, ou ceux qui ont esté trop aggrandis, les nouueaux fortunez, les frais-esclos, qui s'oublient le plus lourdement. O que sagement a dict vn ancien, Que la mauuaise fortune estoit meilleure que la bonne, ceste-là nous faisant deuenir sages, & ceste-cy nous faisant deuenir fols, en nous rauissant la maistrise & l'empire de la raison. Car tel qui ne peut estre vaincu, ni deprimé par armes, ni par espouuantables perils, ni par aspres labeurs, ni par douloureuses pertes, ni par cuisantes persecutions, qui se tient ferme, imployable, & roide, qui se rend triomfant de l'aduersité, est neantmoins incontinent renuersé, quand le trop grand flot de la prosperité vient à se desbonder sur luy. Alors, alors le void-on submergé, enfondré, & plus qu'enyuré d'vne yuresse sans vin, dont il ne desenyure plus. Alors pert-il le sens, & la memoire de ce qu'il est, ou qu'il fut, d'où venu, par quelle course il s'est tant auancé, par quels degrez il s'est tant exalté. Alors il change non seulement de demarche, de sourcil, & de voix, ains de pensée & discours, se coiffant de folles idees, de grosses fumees, & furieuses imaginations, en se persuadant que la terre n'est plus digne de le porter, ni les autres hommes de l'accoster. Il voudroit heurter de sa teste le Ciel, & toucher d'vne main l'Orient, & de l'autre

l'Occident. Il voudroit, ce qu'ont feint les Poëtes, conduire le chariot du Soleil, ainſi qu'vn Phaëton: contrefaire, ainſi qu'vn Salmoné, le foudre de Iupiter: courtiſer, ainſi qu'vn Ixion, vne grande deeſſe: & ſ'aſſeoir à la table des Dieux. Mais c'eſt auſſi lors que l'indignation celeſte, ou comme l'ont figurée les anciẽs, la deeſſe Nemeſe, ou la deeſſe Até, qui vaut autãt que porte-dommage, ou ruine, ſe gliſſe inſenſiblement à ſes coſtez, auec ſes pieds de laine, & petit à petit ſe guinde auec ſa roüe inuiſible ſur le ſommet de ſa teſte, pour combler ſa fureur, & luy faire prendre vn tant plus grand ſault, que plus il eſtoit hautement perché. Ainſi vont les affaires des aueugles humains, par trop orgueilleux & petulans, qui gaſtent leur entendement premier que leur fortune, afin qu'on ne puiſſe deſdire qu'ils ne ſoient trebuchez à bon droict en tels & tels inconueniens. Mondaine Vanité, pourquoy nous fais-tu ſi belle monſtre de ceſte fortune inconſtante, deſloyale, & plus changeante que la giroüette expoſee à tous vents? Voyez, humains, qu'elle eſt freſle, quand elle reluit c'eſt lors qu'elle ſe caſſe, comme verre: quand elle rit, c'eſt lors qu'elle trahit: quand elle abõde & foiſonne, elle accable: quãd elle amadoüe & careſſe, elle eſtrangle: ne plus ne moins que le trop de fruict tuë l'arbre, ou que le lierre le ſuffoque en l'embraſſant trop eſtroitement.

Mais ie preuoy que quelqu'vn eſtonné de ceſte viciſſitude ainſi precipitee, pourra demander, ſi ce n'eſt pas choſe plus que pitoyable que les premieres vertus, & les merites ſignalez du paſſé ne puiſſent preſeruer de ceſte cheute, & ſi du moins il ne ſeroit pas raiſonnable de contrepeſer les biens-faits paſſez,

pour alleger la peine deüe par la Iuſtice ordinaire aux derniers meffaits. De verité, quand les fautes ne ſont que communes, & qu'elles n'intereſſent que le priué, que l'excuſe, la remiſe, l'abſolution, ou la retardation n'eſt point perilleuſe, ains reparable, & ſans crainte de pis, l'on peut entrer en conſideration des actes vertüeux, pour en faire quelque compẽſation, & rongner, ou relaſcher du tout la reparatiõ de nouuel encouruë & demeritee. Mais quand il y va de l'intereſt public, de l'Eſtat lezé, du crime de Majeſté, du ſalut commun qu'on aura voulu violenter, ſagmẽter, & deſtruire, toutes les vertus, tous les chef-d'œuures, tous les trofez, tant glorieux ſoiẽt ils, ſont abſorbez par ceſte impieté, ceſte rage, ceſte enormité. Ie n'en veux ramenteuoir qu'vn ancien exemple pour tous, de ce Romain qui ſeul garda le Capitole contre nos anceſtres, & remeit ſus l'eſtat de Rome, dont il r'emporta le ſur-nom de Capitolin, eſtant yſſu de grande race, & de celebre renom pour ſes haults faits-d'armes, lequel neãtmoins ayant conſpiré de ſe faire plus grãd qu'il ne deuoit, fut cõdamné par le peuple meſme, & precipité du meſme Capitole qu'il auoit ſauué, bien qu'il euſt eſté honnoré de quarante preſens de guerre, & de neuf courõnes, & qu'il ouuriſt à ce peuple ſa poitrine toute cicatriſee de playes qu'il auoit reçeüesen cõbatant pour luy, afin d'attẽdrir, & flechir tãt de foibles cœurs à quelque commiſeratiõ, & leur eſbloüyr cependant les yeux de l'entendemẽt. Dont toutesfois il ne peut rien obtenir en ceſte aſſiſtance populaire: tant ſ'en faut que telle choſe ſe deuſt attẽdre de nos ſouuerains Magiſtrats, de lõgue-main endurcis aux expeditions de la pure Iuſtice, du tout eſ-

longnee, distincte, & separee de la passion de misericorde. Et neantmoins en termes de misericorde, ceux qui l'ont consommée par l'atrocité de leur felonnie ne la peuuent plus esperer. Et ceux qui la pouuoient esperer, l'ayãs vne fois desdaignee, & non demãdée à temps à celuy qui la pouuoit ottroyer, s'opiniastrans plustost à couuer & fortifier, qu'à recognoistre & reparer leur tort, ne la peuuent plus r'appeller, ni se plaindre s'ils en demeurent forclos.

Ie ne m'arresteray pas dauantage là dessus, pour passer à la propre & principale intention de mon discours, ne tendant qu'à la refutation & conuiction des allechemens & pretextes des tumultes & seditions, à fin de les preuenir, & rẽdre les perturbateurs, n'ayãs plus dequoy faire esmorche, cõfuz & muëts, & leurs sectateurs, ensemble tous les autres qui pourroient estre aucunemẽt esbrãlez, calmes & pacifics. Tout ce qui les peut gaster, & les vns & les autres, ne peut aboutir qu'à deux principales esperances. L'vne, de nouuelle guerre, attisée par ses allumettes ordinaires, & specieuses suppositiõs de faict de religiõ, bien public, ou liberté. L'autre de changemẽt d'Estat, soit par reuolutiõ de royaume en autre espece de gouuernemẽt, soit par mutation d'vn Roy naturel en vn tyran, ou plusieurs tyranneaux. Touchant la guerre, l'on ne la peut colorer que de trois moyens. Le premier que ce soit chose de par soy souhaitable, le second qu'elle soit profitable à ceux ausquels on la veut faire appeter, & le troisiesme qu'il leur soit facile d'en venir à bout. Pour le souhait de la guerre, notamment de la guerre ciuile, il n'est pas seulement paradoxe, ains monstrueux, & tout

à contrepoil de ce qu'il conuient desirer, le desir n'estant autre chose qu'vne affection naturelle au bien, & la guerre que la fondriere de tous maux. Si que souhaitant la guerre c'est pis que souhaiter la maladie, ou la mort au corps humain, pis que le feu dans la maison, le sac dans ville, le naufrage en la mer, le tremblement en la terre, la foudre, la gresle, & l'orage au ciel. Car c'est tout ainsi que si quelqu'vn ennuyé de la beauté du Monde, qui passe d'vn million de distances toutes les autres beautez, emanées de son influence, desiroit de reuenir à la difformité du premier chaos. Lequel de vray n'estoit autre chose qu'vne guerre ciuile des elemens celestes & terrestres, cõtre-pointez & pesle-meslez l'vn contre l'autre, & l'vn dedans l'autre, le clair parmi l'obscur, le pesant auec le leger, l'humide emmi le sec, & le froid a-trauers le chault. C'est aussi pourquoy le prouerbe a dit, que la guerre est douce à celuy qui ne l'a point experimentée, mais à celuy qui sçait bien que c'est qu'elle est plus hideuse, plus affreuse, & plus odieuse que les portes d'enfer. Dont le Poëte Grec à chanté, que

Cil qui desire auoir vne intestine guerre,
Vit sans loy, sans amour, execrable à sa terre.

Comme est il donc possible qu'il se trouue des hõmes si deplorez, & tant alterez d'estre tuez, ou de s'entre-tuer les vns les autres, de saccager & d'estre saccagez, de deuorer & d'estre deuorez par leurs cõmébres & concitoyens ? Car que font ils autre chose que ceux qui sont deuenuz outrageusement furieux, qui sont affamez de leur propre chair, & qui se mangẽt les mains, & les autres parties du corps ? Au-

trement ne se peut-il faire que ceſt appetit tombe volontairement en l'homme, entant qu'il demeure veritablement homme conioinct auec l'humanité: & ſi l'y tombe, il faut dire qu'il n'a que la face d'homme, & le cœur d'vn rocher, ou de fer, ou d'acier, beaucoup plus dur que celuy des beſtes ſauuages. Car les plus farouches beſtes aymẽt encore quelque paix, viuãt amiablemẽt auec celles de leur eſpece, & n'aſſaillant que celles qui ſont d'vne autre ſemence que la leur. Que dis-ie des beſtes, leſquelles ont inſtinc & ſentiment? Les choſes inſenſibles, les campagnes cultiuées es champs, & les maiſons eſleuées es villes ſemblent quaſi ſeſgayer de la paix. Mais quant aux hõmes qui les poſſedent, & perçoiuent leurs fruicts, il faut tenir pour tout certain, que tant qu'ils ne ſont point percluz de leur bon ſens, tout ce qu'ils trauaillent, tout ce qu'ils aſpirent & reſpirent ne tend qu'a paruenir à repos, en ſorte qu'il faut que ceux qui le rebuttent & pourchaſſent ſon contraire, ayent par neceſſité perdu l'entendement.

Voire-mais, repliqueront ces cœurs de fer, peu nous chaut du bien, ni de la tranquillité d'autruy, ni de ceſte beauté, ni de ceſte douceur de la paix, il nous ſuffit que la guerre nous ſoit vtile & fructueuſe, que nous en ſoyons r'emplumez de quelque riche butin, & redoutez. O quelle richeſſe, quelle gloire, quelle vtilité! Comme ſe peut-il faire bon Dieu, qu'il y ayt des Frãçois ſi frenetics que de ſe perſuader que l'infame & deteſtable parricide de leur patrie leur puiſſe tourner à profit? Quel eſt ce profit, mais pluſtoſt quelle rage eſt-ce là, de ſe faire renommer les incendiaires, les boute feux d'vne nouuelle fureur ciuile,

pour eſpancher le reſte du ſang de la Nobleſſe, aſſaſſiner le demeurãt du peuple, & mettre tout en proye, a fin de faire vn ſquelete de la miſerable France? O doux nom de Frãce, pluſtoſt la terre s'ouure pour engloutir ces ombres d'hõmes, que de leur permettre de venir à chef de leur abominable penſée. Pluſtoſt nous puiſſions nous oublier nou-meſmes que de les enſuyure, ni que d'oublier l'amour, l'hommage, & l'honneur que nous deuons a la terre-mere qui nous a portez & nourriz ſi tendrement. Mais dites nous, forgerons de guerre, ſurquoy vous aſſeurez vous tant de vous remõter, de vous enrichir en guerre? Car ſi vous regardez aux exemples, vous apprendrez que ceux qui s'y ſont voulu comporter ainſi qu'il faut, s'y ſont appauuriz de moyens, comme ils s'y ſont augmentez d'honneur. Et quant a ceux qui n'ont eu deſſein que de pilloter, butiner, & rauager, comme vous, qu'ils n'ont pas laiſſé la pluſpart d'en r'emporter plus de tare & d'empirement, que de gaing & d'emolument, outre la breche irreparable qu'ils ont faite a leur renommée. Vous en verrez les vns condamnez à rendre auec gros intereſt ce qu'ils auoient mal pris, pour n'auoir fait la priſe en legitime hoſtilité, qui ſeule eſt couuerte par les Edicts d'oubliance, & non la violence priuée. Vous en apperceurez d'autres qui promptement ont conſommé, diſſipé, & reduit en fumée toutes leurs graſſes deſpouilles, auec leſquelles ce qu'ils auoient d'ailleurs s'en eſt quand & quãd enuolé: pour ce que ceſt le propre du mal acquis de ne pouuoir durer longuement, & d'infecter de ſa contagion tout ce qu'il attaint. Tellement que tant qu'il en demeure vn ſeul

grain à quelqu'vn, il ne ceſſe de le tenir touſiours en ceruelle, touſiours en danger de rendre gorge, ou d'en porter la penitence. Laquelle, en cas qu'il l'euade, ſera transferée infailliblement à ſes enfans, ſur leſquels la derniere iſſuë & cataſtrophe des fautes des peres ſe tourne volontiers. Pour l'eſgard d'eſtre redouté par le port des armes, & de s'eſtimer pour cela plus vaillant, quelle brauacherie, quelle beſtiſe eſt-celà? Les plus couards animaux, & les plus hays, ne ſe font ils pas craindre, & fuyr auſſi bien que vous, par le mauuais venin qu'ils vont tiraſſans à leur queuë?

Conſiderez donc pour le dernier poinct, ſi vous pourriez venir à bout de la guerre, eſtans ſi temeraires que de l'entreprendre, & ſi tout à rebours ce ne ſeroit pas vous perdre entierement. Comment cela? Comment, que ſoubs ce Roy vous puiſſiez faire guerre à la France? Que vous puiſſiez endommager l'Eſtat qu'il a reconquis & replanté par ſa vaillance, par ſa vigilãce, & par toutes ſes diuines vertus? Que vous faciez trembler celuy ſoubs le nõ duquel toute la terre tremble? Que vous attaquiez impunément celuy pour qui tant de milliers de bons Frãçois ſont à toute heure preſts, pour qui la fortune cõbat quaſi viſiblement, pour qui le ciel va foudroyant les rebelles & les rebellions? Craignez vous point en penſant filer la guerre, que vous ne filiez la corde à voſtre dernier malheur? Voyez vous point deſia voleter les ſupplices, & les gibets deuãt vos yeux? Car que pouuez vous eſperer autre choſe, entreprenans vne telle audace, vne telle impoſſibilité? Que s'il eſt ainſi, que celuy-là donne la mort qui la cauſe, n'eſtes vous pas meurtriers d'vn million d'ames, plus coulpables

mille-foys

mille-foys que les voleurs profez, qui n'eſgorgent ſur les grands chemins que deux ou trois paſſans? Et ſi l'on cõdemne au feu ceux qui n'ont perpetré qu'vn incendie d'vne petite maiſon, quelle torture, quelle hard, quelle rouë trouuera l'on baſtante pour vous, qui vous rendez criminеux du cendroyement du plus beau Royaume du monde, qui vous rendez les port'enſeignes & porte-flambeaux de la guerre, & les exterminateurs de la France?

Toutefoys, ie vous veux laiſſer ſur ceſte penſée, ſans l'approfondir d'auantage, pour retourner au commun peuple, que vous preſumez deceuoir par ſa trop credule ſimplicité, afin de l'aduertir amiablement de ſe garder de vous, & de l'appaſt de ces beaux noms de religion, bien public, & liberté, deſquels on enduit l'ameçon de guerre, pour luy faire aualer plus auidemẽt ceſte poiſon. Pauure peuple, vous degouſtez encore du naufrage, vous y voudriez vous replonger? Vous n'eſtes pas encore ſortis des horribles tenebres où vous eſtiez n'aguere enſeueliz, y voudriez-vous retourner? A peine eſtes-vous gueriz du chautmal, sẽtez vous pas que la recheute en ſeroit mortelle, & ſans aucune reſſource de gueriſon? Souuenez-vous que vous n'auiez plus rien a vous, que vos biens eſtoient à tout'heure en curée, vos vies a tout moment en danger, vos femmes & vos enfans en opprobre à la merci d'vn ſac de ville qui vous menaſſoit tous les iours. Veillez y donc plus ſoigneuſement, cherchez, chaſſez, chaſtiez, ou faites chaſtier, ceux qui taſchẽt a mettre la meche aux eſtoupes parmi vous. Vne petite ſcintille negligée excite vn grãd embraſement. L'eau, le peuple, & le feu ſont trois

choſes qui ne ſe peuuét pas aiſement arreſter, appaiſer, ny r'accoyſer, quand elles ſont vne foys embraſées. Gardez vous de reſſembler aux moutons qui ſ'entre-ſuyuét à la preſſe, ſe culebutãs à corps perdu l'vn apres l'autre, au precipice auquel ils voiét les beliers ſauter les premiers. Et pourquoy ſuyuriez vous ces beliers eſtourdiz, n'ayans pas la meſme cauſe qu'eux de courir à voſtre perte? Car pour eux ils y courent ſi librement, pource qu'auſſi bien ſont ils deſia perdus, eſtans les vns enfoncez & noyez de debtes qu'ils ne ſçauroiét eſquiuer: les autres enlacez de neceſſité, d'indigence, & fayneantiſe, dont ils ne ſe peuuent depeſtrer: autres eſpoinçõnez de crimes qui les allarment ſans ceſſe: les puiſſans outrez de ialouſie, d'enuie, & de deſirs bouillans d'auoir des nouueaux commandemẽs a leur gouſt, ceſt a dire des tyrannies. Mais ils ſe garderont bien tous de vous deceler la verité de ces cauſes honteuſes qui les tranſportent tant eſtrangement: ils ſe garderont bien de vous dire que c'eſt à vous qu'ils en veulét, que leur eſpoir n'eſt que de rauir, rançonner, brigander, meurtrir, vous arracher vos biens, vos viés, vos labeurs, & vos honneurs. Que vous diront-ils donc? Ils vous ſuppoſerõt ces beaux fards, ces fumées, ceſte vieille chanſon de religion, bien public, & liberté, qu'on vous rechante comme nouuelle touresfois & quantes on vous veut ietter en vne recente tourmente. Sçauez-vous donc ce que vous auez à leur reſpõdre? Ce que les oyſeaux mieux aduiſez que leurs compagnons reſpondirent à l'oyſeleur qui les vouloit attrapper a la pipée, ce n'eſt pas pour nous, ains pour vous, que vous chantez ſi doucement. Ce que les regnards aſſemblez reſ-

pondirent à l'vn d'entre-eux qui leur ſuadoit de s'eſquouër, pour eſtre plus aduenans, dautant qu'il auoit perdu ſa queuë en ſe tirant des lacs, ce n'eſt pour noſtre honneur, ni pour noſtre aduantage, ains pour le voſtre, & de vos partiſans, que vous nous venez preſcher ſi brauement. Ne faites pas comme l'aſne qui penſoit que l'aſnier le traittoit largement pour le faire bien aiſe, au lieu que c'eſtoit pour luy redoubler ſes fardeaux.

De vous particulariſer ſeparement, & remettre ſur le bureau le pretexte de la religion, ayant eſté de fraiz tant debatu, ce ne ſeroit qu'vne importune ſuperfluité. Mais quant à celuy du bien public, puis que mon entrepriſe eſt d'effacer tous les meſcontentemens, tant qu'il ſera poſſible par la raiſon, ie ne puis que ie ne ſatisface à la plainte des charges qu'on crie tant eſtre creuës exceſſiuement. A quoy ie pourroy reſpondre en vn mot, que l'addreſſe de les alleger ne giſt point en la guerre, & qu'au contraire ce n'eſt que la guerre qui les a fait croiſtre & monter a l'excez qu'elles ſont. Car ſi nous conſiderons ce que s'en eſtoit auant nos tumultes, il y a quarante ans, & comme ſe defrayoient lors nos Roys, nous trouuerons qu'ils ne leuoient pas le quart des leuées qui ſe font a-preſent, & que neãtmoins ils auoient ſix foys plus, & s'entretenoient auſſi dautant plus ſplendidement. Et d'ou vient le deffaut? Eſt-ce qu'ils prennẽt plaiſir d'auoir peu, pour ſurcharger le peuple de beau coup? Non, car ils derogeroient a leur grandeur, clemence, & bonté. Quoy donc? Nos implacables diſcordes & longues diſſentions ont reduit a l'extremité la Couronne, auſſibiẽ que les particuliers, l'ayans

effleurée de tous ses enrichissemens, & de ceſt opulent domaine qui pouuoit aisement suffire aux sumptuositez & magnificences Royales, qui cy deuant estoient l'admiration des estrãgers, & l'exaltation de la grandeur des François. Ce pẽdant l'excessiueté des impenses, & les profusions des gendarmeries, le nõbre innumerable des officiers de toutes qualitez suçans toute la substance des Prouinces, ont acheué de tout espuiser. Adiouſtez à cela les alienatiõs des Aydes, qui souloient aucunemẽt remplacer le dechet du domaine, les non-ualeurs des tailles qui tairissent en maints endroits desertez par tant de combustions; & finalement les vielles & nouuelles debtes qui pressent extrememẽt, voire menassent de pis. En somme la neceſſité publique eſt ſi visible qu'elle entre quasi dedans nos yeux, nous donnant clairemẽt à cognoistre que sa Maiesté ne prendroit pas plaisir de greuer son peuple, s'il n'estoit luy-mesme oppressé le premier par ceſte sorte neceſſité. Cruelle Neceſſité n'eſt-ce pas toy qu'on nomme la tyranneſſe du monde, qui violentes par tout & les forts & les foibles, & les peuples, & les Roys, & les dieux mesmes? Au moins ainsi que les Payés parloient des leurs, ne les sçachans pas sur-hauſſer par deſſus la Deſtinée. Qui sera donc si temeraire, voire impieux, que de presumer qu'vn si grand, qu'vn si bon Roy, qui ne faict rien que pour l'honneur, qui n'a soin ne penſement que de son peuple, qui tant de foys a prodigué son sang pour luy, le vouluſt trauailler sans cauſe treſ-vrgente? Euſt il negligé les occasions qui se sont presentées sur les renouuellemens de guerre, de faire des Edicts nouueaux, veu que c'eſtoit vne piſte

toute frayée par ſes deuanciers, s'il ne vouloit remettre le bon ordre en ſon entier ? Euſt-il raccourci ſon ordinaire pour s'accouſtumer à l'eſpargne, & quaſi ſe rabbaiſſer lors que ſa vertu l'exalte le plus, s'il n'auoit vn ardent deſir d'eſpargner ſes ſubiects ? Mais quoy, n'eſt-ce point y cõtrarier que d'auoir inſtitué des nouuelles pancartes, & nouueaux impoſts ? Non, car ils ne ſont qu'à temps, & que pour eſſimer ceſte violente Neceſſité, afin de paruenir à ce ſoulagement vniuerſel qui ſe prepare à tout le royaume. Ce pendant qui ne void qu'il eſt force de faire de neceſſité vertu, comme on dict, qui vaut autant que de deux maux choiſir le moindre, pour obuier à la ſubuerſion de l'Eſtat ? Tous les Legiſlateurs, & les Sages moraux, & les plus graues d'entre eux, nous enſeignent, que les grandes affaires ne ſe peuuent eſtablir icy bas ſi pures & nettes de toute iniuſtice, & de tous inconueniens, qu'elles ne ſoiẽt ſubiettes aux doleances de quelques-vns, qui ſeroiẽt iuſtes, n'eſtoit qu'elles ſont compenſees par l'vtilité publique. Tellemẽt que de là les perturbateurs de toute ſorte d'Eſtats n'ont que trop ſouuent pris leur aduantage, & leur appoint, pour ſeduire & deſbaucher le populaire, qui neantmoins ſ'eſt touſiours mal trouué de les croire, & de ſe laiſſer emporter ſi facilemẽt. L'exemple de la ſeparation, ou ſeceſſion du peuple Romain, d'auec le Senat, en repreſente vne notable eſpreuue, eſtant attitree de ce meſme leurre, que le peuple eſtoit opprimé de trop de charges, au lieu que les ſenateurs, à leur dire, eſtoient plongez en delices, & profonde oyſiueté. Sur quoy l'hiſtoire raconte, qu'Agripa leur ayant eſté delegué de la part du Senat, leur

compta ceſte fable celebre des membres coniurez contre le ventre, pour ſe voir ſans repos embeſongnez à l'aſſouuir, pendant qu'il ſe tenoit ſans rien faire au milieu d'eux, comme s'il fuſt à l'engras. Dont il aduint que l'ayans follement abandonné, ils commencerent à defaillir eux-meſmes, & tomber en langueur, preſts à perir, s'ils n'euſſent bien toſt repris les erres de le ſeruir comme deuant, apres auoir appris à leurs deſpens, que le ſecret miniſtere que leur rẽdoit ce ventre pareſſeux, eſtoit la cauſe de leur vie, & qu'il n'eſtoit pas plus alimenté par eux, qu'eux par luy. Pauures gens que deuiendriez-vous, ſi vous eſtiez ſeparez, ſi vous ne nourriſſiez, & ſi vous n'eſtiez nourris de ce tronc qui vous donne vie, ſalut, & ſaueté? Que ſeriez-vous, ſi vous perdiez le ſouſtien qui vous tirez, l'honneur que vous auez d'eſtre membres de ce corps? Voudriez-vous eſtriuer contre luy? Voudriez-vous luy tailler ſes morceaux, entrer en reglement de ce qu'il luy faut? Voudriez-vous conſulter, arraiſonner, & deliberer auec ſa Majeſté, pour deuenir de ſubiets eſgaux, & diuiſer l'Eſtat en autant d'opinions que de teſtes, afin d'eſclorre ce monſtre politic tout compoſé de teſtes, qu'on appelle hydre, anarchie, ochlocratie?

Pas ne conuient tant de Maiſtres auoir,
Mieux vaut qu'vn ſeul aye tout le pouuoir.

Pour l'eſgard du poinct de Liberté, c'eſt bien le dernier qu'on couche en jeu pour donner vogue aux reuoltes, mais ſi n'eſt-il pas de moindre efficace que celuy de religion, ou de bien public, duquel il ſemble faire part, comme eſtant du meſme genre des ſouuerains biens. De ſorte qu'on ne le trouue pas moins

apte que les precedens à piper & ſuborner ceux qui ne ſçauent pas diſcerner la vraye de la faulſe Liberté, dont le nombre n'eſt que trop grand. Il n'y a rien de vray ſi precieux & ſi doux que la Liberté, qui ſans doute peut eſtre colloquee au plus haut rang de tous les heurs des Mortels, comme la Seruitude eſt le plus malencontreux, & le plus honteux de tous leurs maux, en-tant que nous ſommes naiz à l'honneur. Mais tel crie Liberté, Liberté, qui ne ſçait que c'eſt, & criant ainſi ſe laiſſe encheueſtrer à ceux qui ne luy baillent que le vent, & le ſon de Liberté, ſans aucun effect. Car, eſtimez-vous qu'eſtre libre ce ſoit viure à l'abandon, ſans ſubiection, ni contrainte, ni crainte de Roys, de loix, ni de magiſtrats? Vous abuſez, vous prenez le deſbordement pour la Liberté, la folie pour la franchiſe, la contumace pour la modeſtie, la petulance pour l'attrempance, & le crime pour la vertu: comme ſi vous n'eſtiez que les eſtafiers des vices, & des ſeducteurs vitieux qui vous vont tirant par le nez apres eux. Appelleriez-vous Liberté, meſme és choſes plus ludicres, ſi les violons ne vouloiẽt pas ſonner en vn bal la notte qu'on leur demande, ains celle qui leur viendroit en teſte, ou détonner & diſcorder, ou ceſſer a leur fantaſie, & non à celle des aſſiſtans, & qu'ils diſſent roguement que c'eſt de peur de ſ'aſſeruir à la volonté d'autruy? Appelleriez-vous Liberté, en choſe ſerieuſe, ſi quelqu'vn ayant entrepris vne nauigation en païs lointain, refuſoit d'obeir au gouuerneur du nauire, & ſe ſeoir, ou changer de place, quand il l'ordonneroit pour la neceſſité? Direz-vous que les ſoldats obeiſſans à leur capitaine ſont ſerfs, & que ceux qui ne veulent point ſ'armer,

ni monter à cheual, ni se mettre en rang de bataille, quand il l'ordonne, s'exemptent d'estre captifs, pour estre craignars, recreuz, & retifs? Direz-vous que le malade qui ne veut point obtemperer au medecin est libre, & que celuy qui le croid, & se remet du tout en ses mains, se rend son esclaue? Ce neantmoins il luy prescript des ordonnances qui ne sont ni petites, ni faciles à faire, comme de patir la faim, ou la soif, d'aualer des breuuages odieux, voire d'estre lié, incisé, cauterisé quelquesfois, dont l'execution s'ensuit promptement. Le mesme se peut dire, pour le faire court, de l'apprentif enuers le maistre, & du fils enuers le pere, qui sont encore tenuz de leur rẽdre plus estroite obeïssance. Par où vous pouuez bien iuger qu'on ne laisse pas d'estre libre, pour effectüer, où supporter beaucoup de choses non seulement faschеuses, mais par fois laborieuses, & douloureuses, & consequemment que la Liberté ne gist pas à faire tout ce qu'on veut absolument, & sans exception, ni modification quelconque. Adioustez y donc la modification requise, & vous aurez trouué le beau thresor de la vraye Liberté, laquelle n'est autre chose en vn mot, qu'vne faculté de faire, ou ne point faire, ce que l'on veut, selon raison. Car la restriction des Iurisconsultes, sauf si quelque chose est prohibee par la loy, n'est pas d'assez large estẽduë pour ceste Liberté generale, si ce n'est que lõ entẽde ce mot de loy nõ seulement de la ciuile, & de l'escrite de main d'hõme, mais aussi de celle que la Nature a grauée de ses doigts en nostre entendement, qui n'est autre chose, en substãce, que ce que nous disõs raison, & qu'eux-mesmes appellẽt l'ame de la loy. Raison, dy-ie, beaucoup plus

propre

propre à vouloir que la concupiſcẽce, pource qu'elle eſt compoſée de l'intellect & de la volonté. Tellemẽt qu'eſtre libre ce n'eſt pas viure ſelon la volonté des paſſions ſenſuelles, qui ſe doit appeller pluſtoſt cupidité, communicable aux beſtes, ains ſelon la propre & ſpecifique volonté de la raiſon : en ſorte que quicõque ſe deuoye de la raiſon, ſe foruoye auſſi de la Liberté. D'où l'on peut cõclure, que qui s'eſlongne de l'obeiſſance fondee en raiſon, s'eſlongne encore de la meſme Liberté, s'eſclauãt à des allechemans ſenſuels & brutaux. Mais de peur que cela ne ſemble trop ſubtil aux plus groſſiers, ils pourront ſe contenter de ceſte definition exemplaire, & plus familiere, que la Liberté n'eſt autre choſe qu'vne legitime puiſſance que chacun ha de diſpoſer du ſien à ſon plaiſir. Comme de ſappliquer ſoy-meſme, & ſes enfans, & tous ſes moyens à ce qui plus luy plaiſt. Ce qui ne peut eſtre ſans ſeureté, ni la ſeureté ſans l'auctorité publique, ni l'auctorité ſans puiſſance, ni la puiſſance ſans obeiſſance & commandement. De telle ſorte qu'il n'y a ſocieté ni publique, ni priuée, qui puiſſe eſtre eſtablie, ni conſeruée, ſans que les vns y commandent, les autres obeiſſent: ſans que les vns, pour l'eſgard de la publique, ſoient ſubiets, les autres ſeigneurs, ou ſuperieurs, les vns le peuple, les autres les magiſtrats : leſquels different encor' entre eux en degrez, depuis le plus bas iuſques au treshault, en façon que l'obeiſſance ſoit deüe à chacun d'iceux ſelon l'eminence de ſa dignité. D'où s'enſuit que la ſouueraine obeiſſance eſt deüe au ſouuerain, auquel tous les ſubiets ſont liez, alliez, & comme mariez par ceſte mutuelle connexité, correlation,

& diuin entrelas, ou lien de l'obeiſsãce à la puiſſance. Laquelle leur impartit auſſi reſpectiuement ſon auctorité, les mettant en ſauuegarde ſoubs ſon aiſle, d'où leur vient ceſte ſeureté qui preſerue leurs perſonnes & biens d'outrage, & ce riche ioyau de Liberté, qui les faict viure auec ornement, plaiſir, & contentement. Et certes c'eſt de ceſte chaiſne, & non d'autre, qu'entendoit parler le poëte Homere, diſant, que Iuppiter tient vne chaiſne d'or pendüe du ciel en terre, non que ce ſoit d'vn or eſpais & materiel, ains d'vn or celeſte & myſterieux, par les chaiſnons de laquelle les peuples ſont accrochez à la domination terreſtre, & la terreſtre à la celeſte. Qui ne voit donc clairement comme ceux qui ſe reuoltent ſe deſchainent, ſe deſcouſent, ſe deſſouldent, & qu'eſtãs deſchainez, deſcouſuz, deſſoudez, ils ne doiuent plus participer aux appartenances & dependances de ceſt or precieux? Mais ceux qui ſ'y tiennent bien cloüez, outre la fruition qu'ils ont de ſes proprietez, facultez, & commoditez occultes, qui les maintiennent en allegreſſe, richeſſe, paix, & douceur, ils ſont encore faits participãs & ioüiſſans des benedictions du ciel. Pource qu'en ſe rendant obſequieux à la Souueraineté terreſtre, ils le ſont par meſme moyen à la celeſte. Comme par raiſon contraire ceux qui ſe vantẽt d'obeïr à Dieu, n'eſtans pas obeïſſans à ceux qu'il a commis cy bas en ſon lieu, ſe démentent eux-meſmes, & ſe moquent de la Diuinité. Encore faut-il paſſer plus outre, & dire qu'ils ſont pires que les beſtes, qui ſe laiſſent amiablement gouuerner à leurs paſteurs, ſelon leur volonté. Car les paiſſantes, comme les bœufs & moutons, ne refu-

ſent point d'aller en tels paſtiz qu'on les veut conduire, les domeſtiques ſe ployent facilement à ce qu'on les veut dreſſer, le cheual genereux ſe manie à l'ombre ſeul de la verge, le chien ſe couche, le chameau ſ'incline, l'elephant ſ'humilie deuant ſon gouuerneur, les plus ſauuages ſ'appriuoyſent, & toutes enſemble n'obeïſſent pas ſeulement volontiers, ains vſent de careſſes & gaillardiſes, en rendãt obeïſſance. Ce qui peut conuaincre apertement les plus felons & rebelles, que l'obeïſſance, ſubmiſſion, & ſubiectiõ aux Roys vient de meſme de ceſte grande clarté, de ceſte brillante loy de Nature dont ie parloy maintenant, qui l'a ſéllée en l'intelligence, ou fantaſie de tous les animaux. Mais de telle maniere que ce que les irraiſonnables ne font qu'eſbaucher par quelque inſtinc, ou par impetuoſité, l'homme l'elaboure, parfournit, & polit par arraiſonnement, & diſcours.

En ſomme tous ceux qui ſe maſquent du nom de Religion, ou de Bien-public, ou de Liberté, pour rebeller, ou faire rebeller les autres, ne ſont qu'athées, que ſacrileges, qu'impieux, qu'ennemis coniurez du public, que deprauez libertins, que courſaires, que pirates, que voleurs, qu'aſſaſſins de leur Patrie, que crimineux de leze Majeſté, que boſſes, qu'apoſtemes, que peſtes de leurs Republiques & citez, deſquelles ils doibuent eſtre exterminez, & iettez hors du Monde, dont ils violent toutes les loix.

Ie viens au poinct du changement d'Eſtat, auquel les factionaires du temps paſſé n'auoient onc encore aſpiré, cõme ceux de ceſte derniere coniuratiõ, beaucoup plus felonne & forcenee que toutes les precedentes. Ceſte transfiguration ne peut eſtre imaginée

que de Royaume, ou de Roy, pour y loger des tyrans. Celle de Royaume, c'eſt à dire de la Monarchie, ne peut decliner qu'en Ariſtocratie, ou Democratie, dont la ſeule imagination m'eſt tant eſtrange, qu'elle ne ſe peut preſenter à mes yeux ſans eſblouïſſement, & ſans me faire friſſonner d'horreur. Car qui ſeroit tant aſſeuré, que de regarder ſans tremblement dans ceſt abyſme, dans ce gouffre profond? Que deuiendrions-nous, ſi nous eſtions priuez de noſtre lumiere Royale, pour eſtre confinez en vn labyrinte de tenebreuſes confuſions? Qui pourroit ſans larmes abandonner ceſte douce guide, ains ceſte chere mere, qui nous a conçeus, comme tous nos anceſtres, couué dans ſon ſein, alimenté de ſes mamelles, imbu de ſes humeurs, & duit à ſa mode Monarchique, inſtituée, eſtablie, confirmée, non par vn laps immemorial de cent ans, ains par pluralité de ſiecles, & par l'eſpace de douze cens ans accomplis? Qui voudroit ſuruiure, ayant veu bannir la France de la France, degradée de ſa Majeſté, & ſpoliée de ſes ornemens, de ſon ſceptre, de ſa couronne, & de ſes fleurs de lys, les plus eſclatantes fleurs que le Soleil voye de ſon Orient à ſon Occident? Qui pourroit, quand il le voudroit, ſe ſauuer en ſon particulier, ſi ceſte Monarchie ne ſe pouuoit deffendre? Feignez en voſtre eſprit (car les plus extrauagantes penſées ſont libres) qu'elle ſoit déſja perdüe, ne vous faudroit-il pas fantaſier quant & quant que voz loix ſont perduës, voſtre police perdüe, vos familles, vos ſeigneuries, vos poſſeſſions perdües, & que vous eſtes vou-meſmes perdus?

Ie ne me veux pas arreſter en c'eſt endroit a vous dechiffrer comme le gouuernement Monarchic eſt le plus complet de tous, ni combien celuy des François ſurpaſſe tous les autres, ni vous enfiler vn diſcours ſur l'impoſſibilité de le tourne-uirer en autre eſpece de gouuernemẽt. Poſez vne choſe impoſſible, qu'on puiſſe impoſer des maiſtres ariſtocratics à la Nobleſſe de Frãce, ne ſe feroit-elle pas, & ne deuroit-elle pas auſſi pluſtoſt ſe faire toute tailler en pieces, que de ſe laiſſer ainſi vilipender, vilener, & fleſtrir de ce ſeruil deſ-honneur? D'eſperer que les villes ſe peuſſent comporter en forme de Democratie, pluſtoſt verroit on les loups ſe marier auec les brebis, ou pluſtoſt la terre voler, & le ciel s'arreſter tout court. Car comme pourroient elles ſubſiſter? Comme pourroient-les citoyens patir ceſte incompatibilité de receuoir la loy les vns des autres, & faire ioug dans meſme enceinte à leurs eſgaux? Soit que ceſte diſſonance peuſt tomber en accord, comme vne ville ſe maintiendroit-elle auec l'autre? Qu'aduiendroit-il quand chaſque ville ſeroit ſa frontiere, & feroit ſon cas à part? Comme les petites ſe pourroient-elles garder d'eſtre englouties par les grandes, & les grandes de ſe heurter & froiſſer l'vne l'autre? Certainement la tour de Babel ne fut oncques ſi cõfuſe, ſi brouillee, ſi troublée que ſeroit ceſt eſtabliſſement. Ce ſeroit vn regne de diſcorde & d'enuie, qui s'engendre naturellemẽt entre pareils, & qui le feroit auorter deuãt que n'aiſtre. Voulez-vous en voir vn formel exẽple? Contemplez les Republiques des Grecs, les plus illuſtres, & les mieux policées, pour eſtats populaires, qui furent oncques-veuës, & deſquelles la ciuilité

ſ'eſt eſpanchée par les autres pays, qu'on n'appelloit que barbares de leur temps. Vous trouuerez neantmoins, que pour eſtre en Democratie, elles n'ont iamais ceſſé de ſe harceler, picoter, & chocquer les vnes les autres, cõme des coqs ialoux, depuis qu'elles ont eſté ſorties du berceau, iuſques a ce qu'elles ſe ſoyent dechirées elle-meſmes, & finalement enterrées au tõbeau de leurs propres ruines. Penſeriez vous eſtre plus ſages & circõſpects en vos nouueautez que ces vieux Republiquains, ces grans maiſtres de ſageſſe, vous qui n'eſtes que des querelleux & turbulés, nageãs dãs vn air incõſtant, & parmi des inſtables humeurs? Mais prenez que vou-vous peuſſiez aſſeurer en ceſt Eſtat, cuideriéz-vous pourtãt en eſtre mieux agençez, ou plus deſchargez? Rié moins, ains pluſtoſt en ſeriez-vous dauantage onerez, & deſplaiſans, quad il vous faudroit quottiſer vou-meſmes, & tirer de vos bourſes priuées les impẽſes neceſſaires à voſtre manutention & conſeruation. Si vous vouliez faire comme en la ville d'Athenes, la principale, & plus illuſtre Democratie, & la Grece de la Grece, il vous conuiendroit dix à dix, ſix à ſix, troys à troys, & quelquesfois vn tout ſeul, ſelon le plus ou le moins de cheuãce que vous auriez, equiper & defrayer à vos couſts vne galere ſur mer. Qui vous feroit bien toſt retourner voile, & regretter beſl'-erre la protection de voſtre Royaume, la beauté de vos loys, & la bonté de vos Roys.

Poſez maintenant l'autre cas, puis que la felonnie eſt mõtée iuſques à ceſte derniere extremité, d'attẽter non ſeulement au Royaume, ains au Roy, pour en ſon lieu placer vn, ou pluſieurs tyrans. Car autre-

ment ne pourroient-ils estre nommez, quelque superbe tiltre qu'ils vousissent vsurper, n'estans ni naturels, ni legitimes Seigneurs. Si que ie ne me puis assez estonner de l'enormité de ceste rage, de pouuoir songer tant seulement à se sou-mettre à des tyrans, soyent domestics, soyét estrangers, qui ne sçauroient ni conquerir, ni maintenir ceste incomparable Couronne. Et quand ils le sçauroient, ce ne pourroit estre que par saccagemés, par embrasemens, pillages, brigandages, par effusion de sang de tous les Françoys ausquels il resteroit vne goutte de generosité, par destruction generale de toutes les grandes & mediocres familles, qui sont en fleur de present. Lesquelles sans doute prefereroient la mort, & la mendicité d'eux, & de leurs enfans, à ceste oppression tyrannique, & seruitude ignominieuse. Car tant qu'il demeurera quelque scintille de respect, & de droicture au monde pour cõseruer les parriculiers, elle brillera plus encore pour les Roys, & sur tous les Roys pour ceux des Françoys, & plus encore pour sa Majesté, comme le plus fauorisé du ciel, le plus redouté de toute la terre, le plus admiré des ses subiets. Sçauez-vous pas le prouerbe qui dit qu'il est bien difficile d'expulser vn pauure homme de sa maison ? Cõbien seroit-il impossible au prix de chasser vn si grãd Monarque d'vn tel heritage, estant enuironné de toutes parts, & remparé de la force, & de la iustice, si plustost il ne les tiét en ses mains? Et dauãtage qui ne sçait qu'il ha tout autant de pieds & de mains que de loyaux subiects, autant d'arc-boutans que de bõnes villes, autant de supposts que de Magistrats, autant d'yeux que de Gouuerneurs & Lieutenans, au-

tant de ſentinelles que de Maires,& d'Eſcheuins, ou Capitoux? Qui peut ignorer la legalité, l'equité, l'autorité de ſes droits tant diuins qu'humains? Pour les humains, le plus iuſte tiltre qu'ils puiſſẽt auoir ceſt le ſucceſſif, bien que la ſucceſſion ne deſcende bien ſouuent que d'vne ſouche, ou ne ſoit que collaterale, ou de par la femelle tant ſeulement. Mais celle du Royaume hereditaire de ſa Majeſté ne ſe deriue pas ſeulement d'vne ſource virile, ains de ligne directe, & non ſeulement de ligne directe, ains d'infiniz degrez de non-pareils biſayeuls, continuez par tant de ſiecles, qu'il n'eſt memoire d'vne autre race de telle antiquité, ne qui ſoit tant glorifiée par les armes, & par les loys. Si qu'il n'y a Monarque antique ni moderne, qui peuſt entrer en paragon auec luy, tant s'en faut que des nouueaux tyrans luy peuſſent faire contrecarre. Pour l'eſgard de ſon droit diuin, que peut-on mediter qui ſoit tant auguſte, ſi venerable, & ſi ſainct ſur le globe de la terre? N'eſt-il pas confirmé, conſacré, inthroniſé par ſacrement ſolennel en ceſte Royauté, comme ayant eſpouſé la France par vn mariage myſtic, & copulation ſpirituelle, dont Dieu meſme eſt l'ordinateur, le directeur, & conciliateur? N'eſt-il pas par ceſte adoption diuine inſtallé, impatroniſé, rendu Seigneur & Maiſtre de ceſte immenſe famille, & ſouueraine œconomie que nous appellons l'Eſtat, & fait pere commun de tous les Frãçois? Ne ſont-ils pas donc tous plus que treſ-eſtroittemẽt obligez, & coniurez par ceſte ſaincte conionction, non ſeulement de l'aymer, ains de le venerer, & l'adorer ſur toute choſe terrienne, & plus que pere ni mere, ni que toutes les parentez priuées, puis qu'il

eſt le ſurjon de la paternité publique, & de toute la dependence des fleurs de lys ? Car cela ne ſe doit point paſſer legeremẽt, ni s'entendre par maniere d'acquit, ni par ſimilitude, ains ſerieuſement, proprement, & reellement. Non à la façon, qu'on appelloit iadis peres les Senateurs Romains, à cauſe du ſoin qu'ils auoient du public, ni de la ſorte des autres Magiſtrats, auſquels on attribuë encore auiourdhuy ce nom precieux en quelques Republiques, pour rehauſſer le reſpect que leur doiuent rẽdre les particuliers. Car ni les vns, ni les autres ne peuuent eſtre denommez eſſentiellement & vrayement de ceſte appellation de peres, comme ſa Majeſté. Les Senateurs, pource qu'ils n'auoient point de domination, ni de droit ariſtocratic ſur le peuple Romain: les autres Magiſtrats, pource qu'ils ne ſont non plus ſeigneurs, ni proprietaires, ou quaſi proprietaires de l'Eſtat, ains ſimples bergers, & gardiens des troupeaux qui leur ſont commis. A raiſon dequoy le cõmandemẽt d'honorer pere & mere ne leur cõpette que par figure, & cõme eſtans les ſimulachres, ou les ombres du Roy, auquel ſeul il appartient par ſur-excellence, & non ſeulement comme leur arche-type, ains comme le vray type, & vif pourtrait de la Diuinité. Tellement que les paroles me manquent, comme elles defaillent auſſi tant à noſtre langue Françoyſe, qu'à la Grecque & Romaine, quoy que beaucoup plus eloquentes, pour exprimer ceſte atrocité. Car ſi l'on nomme parricide celuy qui conſpire contre vn pere particulier, de quel nom pourroit-on baptiſer celuy qui coniure contre le pere vniuerſel, & non ſeulement contre le pere, ains contre le Roy, &

non ſeulement contre le Roy, mais contre l'Oinct, le Sacré, le Sainct? O ſiecle ſacrilege! O Françoys dénaturez, comme vous pourray-ie plus dire Françoys, ſi vous rendez baſtards au lieu d'enfans legitimes de la France? Si vous luy ſuſcitez des tyrans, des vſurpateurs, des rapteurs? Si vous deſdaignez ſon legitime Eſpoux, ſi vous meſcognoiſſez ceſte paternité, ce charactere de la Diuinité? Comme oſez-vous leuer les yeux parmy les Françoys? Cõme oſez-vous marcher ſur la terre Françoyſe? Cõme oſez-vous humer & flairer ce doux air qui n'appartient qu'aux vrays Françoys? Que n'auez-vous eſté dés voſtre enfance eſtouffez, premier que de conceuoir ceſte brutalité? Car eſtes-vous pas d'vne race brutale, ou pluſtoſt d'vne engence de viperes, qui venez ſaper & déchirer les flancs de voſtre patrie? N'eſtes-vous point vn eſgouſt de Geans, qui venez guerroyer le deputé du ciel, l'image de la Toute-puiſſance, & renuerſer l'eſtabliſſement qu'elle a voulu planter en terre? Mais, où ſont vos eſchelles, eſprits éceruelez, où ſont vos tours, vos mõtaignes pour grimper ſi haut? Où ſont vos ateliers, vos fers, & vos machines, pour faire vn ſi grãd effort? Cõme n'oyez-vo? point tõner les eſclats des nuës bondiſſantes ſur vos teſtes, & toutes preſtes à ſe creuer, & darder leur foudre ſur vous? Comme ne voyez-vous point les eſclairs qui vous viennent aueugler, & comme voſtre punition a deſia commencé par voſtre aueuglement? Car qui penſez-vous aſſaillir, à qui vous penſez-vous prendre? On dit en termes de beſtialité, telle qu'eſt la voſtre, que les gros poiſſons mangent les petits, & vous qui n'eſtes que les petits voulez manger les gros.

Vous n'eſtes que des Pygmées, & vous voulez iouſter auec vn Hercul. Vous n'eſtes que des mutins, que des bouffées, & des vagues enflées, & vous voulez heurter contre vn roc aceré. Vous n'eſtes que des chiffres, qui ne pouuez & valez que ce qu'on vous fait pouuoir & valoir, & vous voulez faire la guerre. Mais à qui? a voſtre maiſtre. A qui? a voſtre Roy? A qui? Au grand Mars, au guerrier des guerriers, à celuy que tous les capitaines aſſemblez en vn ne ſçauroient égaler: à celuy qui n'a pas ſeulement des legions de ſoldats à ſa ſolde, ains des pepinieres de Nobleſſe, plus preſte à mourir, que de viure orpheline de ſa legitime Royauté. Car la nature a bien deſtiné la mort à tous les viuans, mais elle leur à laiſſé l'eſguillon de la vertu, pour repouſſer le ſcandale, la turpitude, & le deshonneur, en mourant brauemẽt. Laiſſez les hõmes, auez-vous pas veu les glaiues des Anges tranchans, chaſſans, & terraſſans ſes ennemis deuant ſa face? Car n'eſt-ce pas à leur ayde miraculeuſe qu'il a gaigné tant de combats, & ſubiugué tant de villes, qu'il a n'aguere rangé toute l'eſlite de l'Europe, de l'Eſpagne, de l'Italie, & de la France qui s'eſtoit diuiſée contre ſa Majeſté? Comme pouuez-vous donc preſumer qu'eſtant plus libre à ceſte heure qu'il ha ſa France vnïe, il vous redoubte, vous vermiſſeaux qui ne faites que tremouſſer, vous ſerpenteaux qui ne faites que ramper le long d'vne ligne de terre? Nous aurons, direz-vous, de l'aſſiſtãce, ſupport, & confort, & force doublons de Caſtille, pour leſquels, pluſtoſt que d'en mãquer, no⁹ vendrõs nos villes, nos cõcitoyens, nos parens, nos amis, nos enfans, & nou-meſmes. Mais ie vous aduiſe que pour

tout cela vous ne deuiendrez point plus forts, ains plus vils, & plus miserables esclaues, qui ne pourrez plus reclamer la liberté Françoise, non plus que les serfs qui iadis auoient esté participans du prix de leur liberté.

Accoisez donc de bonne heure vostre fureur, si vous m'en croyez, & taschez par tous moyens de r'entrer au sentier de grace, & de fidelité, pour y demeurer si fermement anchrez, que iamais plus vous n'en puissiez estre arrachez par quelque tempeste que ce soit, si vous voulez viure seurement, tant en ceste vie qu'en l'autre, qui ne reçoit point en sa beatitude de seditieux & mutins. Et vous, Peuple doux, Peuple amateur du repos, cõseruateur du respect, zelateur de la grandeur de vostre Roy, Peuple sage, qui sçauez par trop d'experience, que comme la guerre est la cause de tous maux, la paix est la mere de tous biens, cherissez là de tant plus que vous auez esté proches d'vn tres-crüel danger, de la perdre entierement. Gardez-vous des tentations, palliations, & seductions de ceux qui ne font profession que de trahison, reuolte, & rebellion dans leurs cœurs. Gardez-vous de vous desatteler, & de courir à perdition auec eux, ainsi que des cheuaux effarouchez, ayans rompu les cordages qui les tenoient accouplez, & secoüé la conduite de leur gouuerneur. Vous estes assez instruits, que les bons Subiets font les bons Roys, & les inuitent de monstrer la toute-puissance qu'ils ont sur eux, plus par clemence, magnificence, & liberalité, que par auidité, rigueur, & seuerité. Si que la patience & l'humilité vous impetreront bien tost l'allegement que vous demandez, &

dont vous ne pouuez douter, en ayant des-ja la parole de sa Majesté consignée en ses Edicts. A l'execution desquels il ne peut auoir ni moins d'interest, ni moins d'ardeur que vous, s'estant promis par là de remplir le comble de l'honneur Royal, en ramenant le siecle d'or à son Royaume: restablissant sa France en la splendeur, opulence, & felicité de ses ancestres: & rendant apres luy sa posterité tant plus recommandable, plus inuiolable, plus inuincible, plus triomfante, plus respectable aux François, & plus formidable aux estrangers. De ma part, recognoissant bien mon insuffisance, & foiblesse de grauer en vos cœurs ce que ie desire, Ie supplieray le Grand Fondateur, & Protecteur des fleurs de Lyz, d'y verser largement sa flamme d'amour, de concorde, & de fraternité: vous faisant à tous vouloir, consentir, aggréer, embrasser vne mesme affection en parfaite vnanimité, vous vnissant inseparablement en mesme obeïssance, & vous imprimant profondement ceste creance, comme à ceux qui sont embarquez en mesme vaisseau, que le salut de tous en general, & de chacun en particulier, ne peut subsister qu'en bien escoutant celuy qui tient le gouuernail, par l'ordonnance & prouidence de sa diuine Maiesté.